



Rihanna Morgan en surveillante de prison (à gauche), en discussion avec la metteuse en scène Renelde Pierlot, lors des répétitions, ce lundi, pour *Voir la feuille à l'envers*. Cette création des Théâtres de la Ville se tient dans le cadre de *Breaking the waves* (voir ci-dessous) aux Capucins – ou plutôt, dans les sous-sols du Théâtre des Capucins. Pierlot, qui est actrice de formation (à Liège) et socialement très engagée – elle travaille entre autres en prison –, a écrit une pièce déambulatoire et immersive sur la sexualité des gens qui en sont normalement exclus : handicapés (physiques et mentaux), personnes âgées ou prisonniers. Le triptyque est à voir en plusieurs épisodes, les 2, 8 et 9 février (plusieurs représentations d'une heure chacune par soirée, programme sur theatres.lu). Le spectacle réunit une dizaine d'acteurs et de danseurs dans différents décors. jh

tablo

Politique



Ce qu'un logo implique

Cela ne s'invente pas. Alors même que, la semaine dernière, une lettre d'un/e *whistleblower* interne au Mudam publiée par woxx.lu rappela la mauvaise ambiance au musée depuis le départ d'Enrico Lunghi à la direction, amplifiée au lieu d'être calmée par sa successeuse Suzanne Cotter (voir *d'Land* 03/19), voilà que le Mudam a subrepticement une nouvelle identité visuelle, dévoilée en catimini sur les réseaux sociaux (voir ci-dessus) et sur place (mais non encore sur le site web). Réalisé par la grosse boîte de publicité et de *branding* bruxelloise (avec des bureaux à Genève et à New York) Base Design – qui travaille pour de gros clients dans le domaine de la culture, comme la Ruhrtriennale, la Fondation Vuitton, le Moma ou la Fondation Cartier, ainsi que, au Luxembourg, pour les Amis des musées – le logo pourtant véhiculé, peut-être sans le vouloir, un message de rupture (entre la base et la direction). En outre, bien que Base prône, dans son manifeste en-ligne que « if it looks familiar, we will try something else », il copie, les graphistes l'ont vu de suite, le logo de l'émission politique *Monitor* de la chaîne publique allemande ARD ou celui des magasins Smets. jh

Littérature



Carl Zuckmayer,

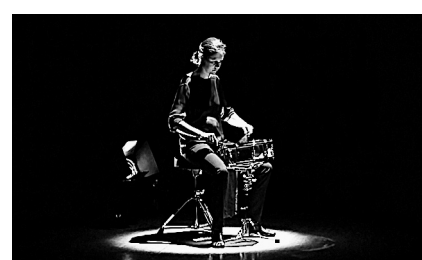
la référence pour le prix remis tous les ans par le Land Rhénanie-Palatinat à un pair pour *Verdienste um das künstlerische Wort*. Pour 2019, le jury avait fait un choix auquel personne ne trouvait rien à redire, jusqu'au jour où Menasse fut accusé d'avoir mis dans la bouche de Walter Hallstein des propos qui ne figurent dans aucun discours de l'homme politique. Pis, il lui fait faire son premier discours de président de la Commission à Auschwitz, en 1958. Dans un roman, *Die Hauptstadt*, ça passe, moins dans des débats, dans un essai, et Menasse fit amende honorable d'avoir confondu les deux terrains. La ministre-présidente Malu Dreyer tint bon, Menasse eut son prix vendredi dernier, et le tintamarre qui avait précédé ne donna que plus de poids à la cérémonie. Dans l'éloge de Karl-Markus Gauss, le compère salzbourgeois, dans le discours du récipiendaire et son esprit viennois. Le premier caractérisant l'art de Menasse de « Zwischenreich von Fiktionen, die wahr, und Fakten, die fiktiv werden... » Le second ayant recours à une fable où il ne fut pas difficile de reconnaître ce qu'il avait vécu les derniers temps : un matou tombe sur un moineau les pattes en l'air arguant empêcher le ciel de tomber. Menasse a laissé le dénouement ouvert : « ob der Kater den Spatz frisst, oder ob der Spatz sich schnell aufmacht, um wieder hoch zu fliegen ». lk

Scènes



Tout est son

Ils ont sensiblement le même âge – Louisa Marxen, en haut, est née en 1982 au Luxembourg, Martin Grubinger en 1983 à Salzbourg – et le même instrument : les percussions. Mais à partir de là, leurs approches divergent : Grubinger, qui jouera ce soir, vendredi 25 janvier à la Philharmonie, accompagnant l'OPL sous la direction d'Alexander Shelley dans un programme scandinave – Jean Sibelius, Esa-Pekka Salonen et Kalevi Aho –, pratique son art en rockstar, comme un sport de combat, remplissant de grands stades avec sa dextérité et la rapidité de son jeu. Louisa Marxen par contre est plutôt dans l'avant-garde et la musique expérimentale. Ce soir et demain, samedi 26, elle donnera au TNL son nouveau programme sobrement intitulé *Solo*, qui fête sa première l'année dernière à Bâle, sa ville d'adoption. Marxen y interprète de nouvelles compositions et des morceaux d'avant-garde sur des percussions, mais aussi de simples bouts de bois ou ...un aspirateur (programmes : philharmonie.lu et tnl.lu). jh



Théâtre



Éloge de la bonté

Breaking the waves de Lars von Trier, c'était hier, c'était il y a une éternité (23 ans). Un an après la publication de son manifeste *Dogma 95* prônant le réalisme au cinéma, ce quatrième long-métrage du réalisateur danois, célébré à Cannes et aux César, le rendit immédiatement célèbre. Alors que *Festen* de Thomas Vinterberg (1998) est devenu un classique au théâtre, Myriam Muller adapte le plus rare scénario de *Breaking the waves* au Grand Théâtre. Le scénario raconte l'histoire de Bess (interprétée au cinéma par Emily Watson, dont ce fut le premier grand rôle), une fille benête qui vit dans une communauté villageoise très dévote, et qui tombe amoureuse de Jan (Stellan Skarsgård dans le film), un ouvrier plus âgé qu'elle, qui travaille sur une plateforme pétrolière, qu'elle épouse et attend patiemment lors de ses missions. Quand Jan se retrouve paralysé après un accident, il demande à sa femme d'avoir des aventures sexuelles et de les lui raconter. Ce qu'elle fera en gage d'amour et contre toute la réprobation de sa communauté, jusqu'à l'abnégation la plus totale.

Dans sa note d'intention, Myriam Muller insiste que sa relecture du texte n'est en aucun cas une « apologie du catholicisme », mais une réflexion sur ce que des qualités comme la bonté ou le don de soi veulent dire aujourd'hui. Par plusieurs projets déjà, Muller a prouvé qu'elle sait orchestrer de grandes productions, comme en dernier son *Rumpelstilzchen*, et les Théâtres de la Ville lui ont laissé le superbe studio pour y monter cette histoire d'amour entre Bess – interprétée par l'actrice belge Chloé Winkel – et Jan – Jules Werner (photo : Bohumil Kostohryz). Mais *Breaking the waves* est aussi le portrait de toute une communauté, rapide à juger la vie des autres – sept autres acteurs seront donc sur scène, dans une scénographie du fidèle esthète Christian Klein. La première de la production aura lieu vendredi prochain, 1^{er} février, représentations jusqu'au 7, avant une tournée internationale (theatres.lu). jh

Musiques



Heavy stuff

Il arrive encore à la Rockhal d'être fidèle à son nom en proposant autre chose que des spectacles ou des comédies musicales. Ainsi, ce lundi 28 janvier, Mastodon revient passer les plats pour la troisième fois. Groupe estimé et estimable de la scène *heavy* mondiale, le quatuor d'Atlanta se distingue d'emblée par une poignée d'albums-concept-touffus et suffocants, dont on retiendra surtout l'excellent *Leviathan*. Cependant, depuis quelques plaques, Mastodon propose un *metal* assez *catchy* pour fédérer autant une audience de niche que le grand public, tout en gardant ses spécificités : une science du riff imparable et un panache ébouriffant mis au service de leurs compos et non l'inverse. Le dernier *Emperor of the sand* de 2017 se fonde sans problèmes dans cette optique. L'affiche sera complétée par le métal progressif de Mutoid Man ainsi que Kvelertak et son punkrock lacéré de *black metal*. da



Wild is the city

Le lendemain, mardi 30 janvier, le Guddé Wëllen convie le trio de Vancouver We Are The City. Trois albums au compteur dont le récent *At Night* montre un groupe se réinventant au gré de l'inspiration. Si les deux premières plaques faisaient la part belle à un rock indé à l'absence bien rafraîchissante d'œillères, le dernier en date ressemble à un énorme collage plus ou moins spontané et bricolé où une esthétique *lo-fi* se fend d'arrangements minimaux. Cependant, cet amas d'imperfections voulues dégage justement une étonnante vitalité. da